



Bibliothèque numérique de l'enssib

Images de bibliothèque

BERTRAND, Anne-Marie

BERTRAND, Anne-Marie. Images de bibliothèque [en ligne]. 7 février 2000. Format PDF.
Disponible sur : <<http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/notice-1543>>



Ce document est diffusé sous licence « **Creative Commons by-nc-nd** ». Cette licence signifie que le document est mis à disposition selon le contrat **Paternité-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de Modification**, disponible en ligne à l'adresse <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> Il est ainsi possible de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public, à condition de le faire à titre gratuit, mais ni de le proposer à titre onéreux ni le modifier sans le consentement explicite de l'auteur.

L'ensemble des documents mis en ligne par l'enssib sont accessibles à partir du site :

<http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/>

Images de bibliothèque

(Anne-Marie Bertrand, 07-02-2000)

On connaît la bibliothèque de Babel vue par Borges : « Je soupçonne que l'espèce humaine est près de s'éteindre, tandis que la Bibliothèque se perpétuera : éclairée, solitaire, infinie, parfaitement immobile, armée de volumes précieux, inutile, incorruptible, secrète. »

Dans les œuvres de fiction, un discours semblable est à l'œuvre. En effet, les termes les plus courants pour parler des bibliothèques sont : « souris », « poussière », « silence », « échelles », « piles », « labyrinthes », « monumental », « universel », « intemporel », « solennel », « innombrable »¹, dessinant un stéréotype de la bibliothèque comme un lieu renfermé, immobile, hostile, incompréhensible.

Mon intervention va tenter de montrer comment et surtout pourquoi on est passé de cette image à une autre image, qui n'est qu'un autre stéréotype (celui de la modernité), tel qu'il apparaît, par exemple, dans la critique de la médiathèque d'Orléans que la revue *Architecture d'aujourd'hui* décrit « foulée chaussures de sport aux pieds et casque baladeur sur les oreilles² ». Mais montrer aussi comment l'irruption de l'architecture a enrichi l'image de la bibliothèque qui est aujourd'hui double : à la fois image de familiarité et image de distinction, dualité exprimée par ces deux formules d'élus municipaux (qui datent toutes deux des années 1980) : « Je voudrais que chaque habitant aille chercher son livre comme il irait chercher une baguette de pain », disait le maire de Corbeil-Essonnes tandis que le maire de Villeurbanne ordonnait : « Il faut venir à la bibliothèque comme on irait dans une cathédrale ». C'est donc ce double mouvement de la bibliothèque mausolée à la bibliothèque familière et de la bibliothèque familière à la bibliothèque monumentale que je vais essayer d'analyser.

La bibliothèque savante ou comment s'en débarrasser

D'où venons-nous ?

D'un paysage où l'on pouvait écrire dans les années 1930 cette phrase, certes sous couvert d'anonymat : « Qui donc aura enfin le courage, au milieu de nos préoccupations dangereusement utilitaires, de nous sermonner hardiment sur l'éminente dignité des Bibliothèques pauvres en lecteurs et la gloire rayonnante des beaux livres qui ne servent plus ? ».

¹ Anne-Marie Chaintreau, Renée Lemaître, *Drôles de bibliothèques*, Cercle de la Librairie, 1990.

² *L'Architecture d'aujourd'hui*, n°294, 1994.

D'un paysage où, exemple pris au hasard parmi beaucoup d'autres, la bibliothèque d'Angers était ainsi décrite, en 1965 : « La bibliothèque municipale d'Angers est un beau musée du livre. Il n'y a ni salle d'exposition, ni section de lecture publique, ni bibliothèque enfantine, ni ateliers de reliure et de reproduction, ni, à l'usage des lecteurs, les plus élémentaires commodités et cette bibliothèque d'une ville de 120.000 habitants n'a pas le téléphone ! »³

D'un paysage où, dans les années 1960, la bibliothèque d'Yvetot accueillait ainsi un futur écrivain (Annie Ernaux) : « Un dimanche après la messe, j'avais douze ans, avec mon père j'ai monté le grand escalier de la mairie. On a cherché la porte de la bibliothèque municipale. Jamais nous n'y étions allés. Je m'en faisais une fête. On n'entendait aucun bruit derrière la porte. Mon père l'a poussée, toutefois. C'était silencieux, plus encore qu'à l'église, le parquet craquait et surtout cette odeur étrange, vieille. Deux hommes nous regardaient venir depuis un comptoir très haut barrant l'accès aux rayons. Mon père m'a laissé demander : « On voudrait emprunter des livres. » L'un des hommes aussitôt : « Qu'est-ce que vous voulez comme livres ? » A la maison, on n'avait pas pensé qu'il fallait savoir d'avance ce qu'on voulait, être capable de citer des titres aussi facilement que des marques de biscuits (...) »⁴

A partir des années 1960, la persistance de ce modèle de bibliothèque, renfermé sur lui-même et ne tolérant que quelques rares lecteurs dûment choisis, cette persistance n'est plus de mise alors que la société se modernise rapidement, s'urbanise, se scolarise. La modernisation de la société appelle une réévaluation des objectifs des bibliothèques publiques et, spécifiquement, une ouverture à tous de ce « trésor » jusque là soigneusement protégé des intrus. Les théoriciens de la bibliothèque publique soulignent son rôle de service public et donc la nécessité de desservir l'ensemble de la population. C'est ainsi un modèle à la fois politique (de démocratisation, d'ouverture, d'accessibilité) et sa traduction technique qui sont promus.

Depuis lors, depuis les années 1960, la politique de développement des bibliothèques passe par une politique de la pierre. Ainsi, Alice Garrigoux, écrit-elle radicalement en 1975 : « L'aide au lecteur passe par l'aide à la pierre. » En 1980, une note du Service des Bibliothèques publiques, à la Direction du Livre, note avec la même concision : « Le développement des bibliothèques municipales ne peut passer que par une modification radicale de leurs bâtiments. » Depuis 1968 et le lancement d'une politique de la lecture, l'action incitative de l'Etat promeut d'abord et avant tout la construction de bibliothèques. Le montant de l'aide à l'équipement est considéré comme la jauge qui mesure l'intérêt de l'Etat pour le développement de la lecture publique.

L'incitation financière s'accompagne aussi, on le sait, d'une action pédagogique : production de documents normatifs et constitution d'un catalogue d'exemples. La bibliothèque de Clamart, ouverte en 1965, celle de Massy, en 1971, et surtout la BPI, ouverte en 1977, sont

³ Rapport d'inspection, 23-07-65.

⁴ *La Place*, Gallimard, 1987 (Folio). On peut rapprocher ce souvenir du texte de Claude Bourgeyx, *Changement d'adresse* (William Blake & C°, 1990), écrit au moment où la bibliothèque de Bordeaux quittait ses anciens locaux de la rue Mably : « On ferme. On a fermé. Les salles dépeuplées vont être vidées d'un mobilier désormais inutile. Silence. Chaque classeur garde la mémoire des regards qui s'y sont posés, chaque table porte l'empreinte de milliers de mains (...). Ça sent le papier et la poussière, le vieux bois et le renfermé. C'est un mélange capiteux où domine l'odeur des livres, à la fois suffocante et suave. C'est l'haleine parfumée de l'éternité. »

l'incarnation du nouveau modèle (un modèle démocratique) de bibliothèque publique. La visite de ces établissements (à la fois prototypes, exemples et modèles) devient un argument classique dans l'entreprise de conviction qui est menée auprès des décideurs pour renforcer leur intérêt et motiver leur investissement. Visiter la BPI, cette bibliothèque non seulement moderne mais très fréquentée, est un événement qui rend le projet de modernisation et de démocratisation à la fois visible, tangible, explicite et désirable. L'incitation de l'Etat, la volonté des villes, la conviction des bibliothécaires, le succès public et quelques modèles exemplaires engendrent ainsi une dynamique du succès - dynamique encore active de nos jours, comme on l'a vu.

Le double objectif de modernisation et de démocratisation va donc s'ancrer dans le bâtiment de bibliothèque. Modernisation : le bâtiment doit permettre d'accueillir les nouveaux services (sections enfantines, discothèque, locaux d'animation...) et la nouvelle présentation des collections en libre accès. Démocratisation : il doit manifester symboliquement l'ouverture à tous par une architecture accueillante, par une recherche de la transparence et par le décloisonnement des espaces intérieurs - décloisonnement supposé traduire la fin de la hiérarchie entre les services (les différents services) et les usagers (les différents usagers), telle que l'organisait la bibliothèque savante - la salle de lecture à l'étage noble, en haut d'un escalier intimidant, la bibliothèque de prêt cachée au bas de l'escalier, dans les ténèbres de son indignité.

Le nouveau bâtiment de la bibliothèque doit porter cette exigence de familiarité en cassant l'image austère du temple de la culture : Jacqueline Gascuel se souvient de « l'image du magasin libre-service dédié à l'approvisionnement efficace de sa zone de chalandise, banalisant le bâti pour banaliser la démarche, en vogue au début des années 1970 ⁵ ». Il s'agit de s'insérer dans le tissu urbain pour s'insérer dans le tissu social et, pour ce faire, de refuser les dispositifs symboliques attachés aux lieux du savoir.

Quelques illustrations de cette recherche de familiarité : en 1980, le président du jury de concours de la médiathèque de Nantes s'exprime ainsi : « La conception que nous avons de la future médiathèque est que ce soit un équipement qui accueille le plus grand nombre de personnes possible, où chacun s'y sente bien. On ne se sentira pas bien dans des locaux conçus autour de différences de volumes, de variation de hauteurs sous plafond. Versailles, c'est sans doute très beau mais c'est invivable ». Dans la même veine, le programme de la bibliothèque de Périgueux (1985) précise : « L'insuffisance des locaux et leur inadaptation aux exigences de cette fin du XXe siècle ne sont pas les seuls griefs que l'on peut retenir contre l'actuelle bibliothèque municipale. La majesté du bâtiment et son austérité extérieure et intérieure sont intimidantes, voire rébarbatives tant pour les moins de vingt ans que pour les "gens modestes", qui n'osent franchir le seuil d'un édifice aussi solennel et impressionnant. » Idée encore très vivace aujourd'hui, comme on le voit dans ces deux derniers exemples. Le premier texte décrit la médiathèque Melville à Paris, ouverte en 1989 : « L'atout majeur de la médiathèque Melville est d'être une vaste vitrine, ouverte de plain-pied sur la ville. La façade

⁵ *Un Espace pour le livre*, 2e ed., Cercle de la Librairie, 1993.

n'est plus un obstacle qui sépare le monde de la bibliothèque de la rue, mais une simple peau qui autorise l'osmose entre les deux espaces. La bibliothèque cesse d'être un sanctuaire, un lieu de fermeture.⁶ » Le deuxième texte, sous la plume des services de la Direction du Livre et de la Lecture, résume quelques tendances actuelles : « A la manière de vitrines, les murs rideaux donnent à voir ce qui se passe à l'intérieur de la bibliothèque, attirent les regards des passants, provoquent ou tentent de provoquer l'envie d'entrer. Il s'agit de démystifier la bibliothèque, pour que chacun puisse se l'approprier. Il s'agit aussi de créer une interaction avec l'environnement urbain pour insérer pleinement la bibliothèque dans la ville.⁷ »

Cette recherche de familiarité se traduit, jusque dans les années 1980 par une banalisation voulue de l'architecture, par ce que Michel Melot a appelé un « mutisme architectural ».

Le succès public et l'invention de l'architecture

Ce mutisme prend fin dans les années 1980. Le premier exemple date de 1988, avec l'ouverture de la bibliothèque de Villeurbanne, conçue par Mario Botta. Ce retour à la monumentalité est salué dans la presse professionnelle : « On s'arrête aujourd'hui à Villeurbanne pour visiter sa médiathèque. Quel bon point pour l'image de marque des bibliothèques ! »⁸ dans un article dont le titre « Villeurbanne ou le temps retrouvé des bibliothèques cathédrales » dit bien à la fois la nouveauté et l'ambiguïté de la démarche : à fuir le temple de la culture, on trouve la bibliothèque cathédrale.

Comment expliquer ce glissement d'objectif, de la recherche de familiarité à la recherche de distinction, comme je l'évoquais en commençant ? Trois raisons peuvent être avancées : en allant du plus général au particulier, d'abord l'apparition des politiques locales et spécifiquement des politiques urbaines et des politiques culturelles ; ensuite, la concurrence entre les villes qui les place en situation de « négoce de la notoriété » et induit des politiques d'image et de communication ; enfin, l'investissement municipal dans les bibliothèques, encouragé et légitimé par le succès public qu'elles rencontrent. Reprenons.

A partir des années 1970, les villes sont devenues des acteurs politiques. Dotées de budgets croissants, de personnels désormais compétents, elles peuvent mettre en place des politiques locales et répondre aux attentes de la population. Les villes ne gèrent pas que de l'administration (l'état-civil) ou de la voirie, elles sont devenues des producteurs d'équipements et de services de plus en plus variés : développement économique, politique sociale, communication, sport, culture.... La politique urbaine prend la primauté : la qualité de la vie passe par la qualité de la ville et il s'agit de réparer les dégâts de l'urbanisation galopante et souvent brutale des années 1950 et 1960. Le maire devient « l'homme qui fait la ville et

⁶ Christine Orloff, « La Médiathèque Jean-Pierre Melville », *Bulletin des Bibliothèques de France*, n°5, 1996.

⁷ Sylvie Fayet, « Les Constructions de bibliothèques municipales », *Bulletin des Bibliothèques de France*, n°5, 1996.

⁸ *Livres-Hebdo*, 30-05-88.

décide de son avenir⁹ ». Dans ce cadre (le maire-entrepreneur à la tête de l'entreprise-ville), la personnalisation du pouvoir va logiquement croissant : l'homme s'identifie à la ville, et vice-versa. L'image du maire et l'image de la ville ont forcément partie liée. Le maire doit communiquer.

Il le doit d'autant plus que sa ville est désormais en concurrence avec les autres villes. De quelle concurrence s'agit-il ? De la lutte destinée à obtenir, soi plutôt que la ville voisine et donc concurrente, des infrastructures (un arrêt TGV, une sortie d'autoroute...) et pour attirer les entreprises (les emplois et surtout les emplois de cadres). Dans cette lutte, l'image de la ville - et la qualité de vie qu'elle promet - passe aussi par son portefeuille culturel (festivals et établissements culturels) et scolaire/universitaire (classes préparatoires réputées, antenne universitaire ou université de plein exercice). Jean Bousquet, ancien maire de Nîmes, déclare tout uniment : « Où se trouvait le grand potentiel économique de Nîmes ? Dans son tourisme culturel, grâce à son patrimoine (...). Il fallait remettre la machine en marche, faire mieux connaître ce patrimoine, et montrer notre capacité à le relayer par de nouveaux édifices. Toute notre économie est là (...). Aujourd'hui, quand on examine les raisons des nouvelles implantations d'entreprises, on s'aperçoit que la qualité de l'environnement, que la vie culturelle sont des facteurs déterminants¹⁰ ». Même discours de la part du maire de Nancy, André Rossinot, qui justifie ainsi son budget culturel : « C'est de l'argent bien placé. Il fallait bien cela pour casser notre image de ville du charbon en crise. » (*Le Monde*, 20/21-11-94). Quant à Antoine Prost, adjoint au maire d'Orléans, il avance cette comparaison : « La politique culturelle est aujourd'hui un élément du développement des villes. On ne peut pas être la sous-préfecture d'Ambert au temps de Jules Romains¹¹ ».

Les élus eux-mêmes, et non pas seulement les analystes, font ainsi le lien entre politique d'image, politique urbaine et politique culturelle. Au début des années 1980, « la maîtrise d'ouvrage publique est passée d'une politique de la construction à une politique de l'architecture »¹². Cette analyse, formulée par Florent Champy à propos de l'AP-HP, est évidemment valable pour les équipements culturels, au premier rang desquels il faut citer les musées et les bibliothèques. Pour clore ce développement, laissons encore la parole à deux architectes. Paul Chemetov : « Par les repères qu'elle crée et les symboles qu'elle fixe, la politique urbaine devrait être la forme la plus élaborée d'une politique culturelle¹³ ». Jean-François Salmon, l'un des architectes de la médiathèque de Nantes : « On a construit la ville en prenant prétexte de la médiathèque ».

La bibliothèque émerge à la fois à la politique culturelle et à la politique urbaine. Elle est un outil de démocratisation, de partage du savoir. Elle est un espace de sociabilité, de partage de l'espace public. Elle est aussi - *surtout* du point de vue qui nous intéresse ici - un bâtiment public, un objet d'architecture publique. Son bâtiment comme marqueur de l'espace urbain

⁹ Philippe Garraud, « Discours des maires et construction locale du politique », *Mots*, n°25, 1990.

¹⁰ *Connaissance des arts*, HS n°38, 1993.

¹¹ Entretien du 11-07-96.

¹² Florent Champy, *Circular*, n° 11, 1999.

¹³ *Le Territoire de l'architecte*, Julliard, 1995.

peut contribuer à structurer un quartier ou à le revivifier - comme à Chambéry ou Orléans. Ainsi, la bibliothèque trouve sa place dans la politique urbaine et elle appelle une qualité architecturale inconnue (ou négligée) jusque là. Des architectes connus, reconnus, construisent des bibliothèques : citons parmi beaucoup d'autres Foster à Nîmes, Botta à Villeurbanne, Chemetov à Evreux et Montpellier, Riboulet à Limoges, Portzamparc à Rennes... Leur notoriété augmente ainsi la notoriété de la ville.

La bibliothèque, à son tour, peut donc prendre place dans cette valorisation de l'image de la ville, de l'espace urbain et des « aménités culturelles ». D'autant plus que, divine surprise, elle rencontre le succès public. En 20 ans, du début des années 1970 à la fin des années 1980, le nombre des inscrits dans les bibliothèques municipales a été multiplié par 5 (de 900.000 à 4.400.000). Ce succès, qui traduit l'approbation de la population, n'a pas échappé aux élus. Il légitime leurs investissements - politiques comme financiers. Ainsi, Jean-Pierre Sueur, maire d'Orléans, justifie-t-il ainsi sa politique culturelle, qualifiée d'élitiste par son concurrent aux élections municipales de 1995 : « La médiathèque a reçu 250.000 personnes depuis son ouverture, soit quatre fois plus que l'ancienne bibliothèque rue Dupanloup. » (*Le Monde*, 09-06-95)

La légitimité par le succès boucle ainsi le raisonnement : les villes ont besoin de valoriser leur image, leur politique urbaine et leur politique culturelle sont des atouts majeurs dans cette entreprise de valorisation et la bibliothèque, notamment par son succès, participe à cette communication.

Le paradoxe, car il y en a un on l'aura compris, le paradoxe est le suivant : le nouveau modèle de bibliothèque à l'œuvre à partir des années 1970 fait de la bibliothèque un projet démocratique et non plus un projet patrimonial. Mais c'est justement à raison du succès de ce projet démocratique que viennent s'y greffer une exigence architecturale et une entreprise de communication. En somme, plus la bibliothèque fait partie du paysage quotidien, plus elle appartient à l'imaginaire social, plus elle est fréquentable et fréquentée, et plus elle appelle la distinction architecturale, plus elle glisse du côté du monument. On peut résoudre ce paradoxe par une dialectique simple : c'est précisément parce que la bibliothèque comme institution n'est plus intimidante (ou l'est moins) qu'elle peut s'inscrire dans un bâtiment monumental, dans un projet prestigieux. C'est, par exemple, ce que dit dès 1988 le manuel de base des bibliothécaires (*le Métier de bibliothécaire*), véritable vulgate qui dit ce que pense la profession : les années 1970 ont « vu se banaliser l'aspect du bâtiment avec l'objectif avoué de banaliser aussi la démarche du lecteur (...). Actuellement, le rôle de la bibliothèque dans la ville tout comme son pouvoir d'attraction ne sont plus à démontrer et le bâtiment qui l'abrite devient monument, signal ou point de repère »¹⁴.

Cette explication est juste mais me semble insuffisante. Je pense plutôt, et je vais m'en expliquer maintenant, que la bibliothèque peut faire ou plutôt doit faire l'objet d'une opération architecturale de qualité parce qu'elle est vue aujourd'hui non seulement comme un équipement culturel mais aussi comme un espace public où la ville s'inscrit symboliquement.

¹⁴ *Le Métier de bibliothécaire*, 8^e ed., Cercle de la Librairie, 1988.

Espace public, elle remplit une fonction urbaine et politique qui appelle une architecture de qualité.

La bibliothèque et la ville

Continuons à herboriser parmi les déclarations des uns et des autres. Yves Marchand, maire de Sète : « La bibliothèque doit s'imposer comme un bâtiment majestueux et convoité »¹⁵. Mario Botta, à propos de la bibliothèque de Villeurbanne : « La collectivité a ressenti le besoin d'une qualité et pas seulement d'une quantité de surface. »¹⁶ Mettons cette injonction et ce besoin en relation avec un des rôles qu'on assigne désormais à la bibliothèque, avec un des enjeux dont elle est porteuse.

La bibliothèque est « maison commune » (Jean-Pierre Rioux), un lieu où la communauté est virtuellement rassemblée, c'est-à-dire où elle peut se rassembler, un lieu rassembleur, fédérateur, entre générations, entre statuts scolaires ou sociaux, entre usages, attentes, curiosités, besoins... Un espace public pacifié.

Le discours des architectes dit clairement cette utopie du rassemblement : Laurent Baudouin (architecte de la médiathèque de Poitiers) : « Il ne faut pas complètement fragmenter l'espace, car on finirait par séparer tout le monde. La bibliothèque a toujours besoin d'un grand espace unificateur. » Gérard Thibault (architecte de la médiathèque de Saint-Herblain, où enfants et adultes cohabitent dans le même espace) : « Tout le monde trouve sa place en face du même spectacle. Il y a une communauté du livre. Les petits sont dans le même bocal que les grands, dans le même rêve et dans le même livre. » Pierre Riboulet (architecte de la bibliothèque de Limoges) : « A Limoges, j'ai pensé la bibliothèque comme un seul volume. C'est peut-être toujours le syndrome de la Nationale : on se dit qu'on va dans une bibliothèque pour être dans une belle salle, une salle unique d'une certaine façon, dans la mesure où ce dont on a le plus besoin aujourd'hui dans la société où nous vivons, c'est cette recherche, cette rencontre de l'unité, parce qu'on est dans un univers tellement éclaté, tellement dispersé, tellement séparé. Alors, il me semble que la bibliothèque est l'endroit de l'unité, comme le livre est un endroit d'unité aussi... »¹⁷

Les élus, eux aussi, soulignent ce rôle fédérateur. Yves Marchand, maire de Sète : « La grande mutation de la bibliothèque est d'être devenue un lieu de rencontres. La possibilité offerte aux usagers de se retrouver à la bibliothèque pour une activité culturelle commune en a fait un lieu de rassemblement »¹⁸. Jacques Santrot, maire de Poitiers : « Plus qu'une bibliothèque, la Médiathèque est un nouveau lieu public, conçu pour permettre l'accès de tous à la culture et au savoir »¹⁹.

¹⁵ *La Bibliothèque dans la cité*, BPI, 1993.

¹⁶ Cité dans Jean-François Carrez-Corral, « La Maison du livre, de l'image et du son de Villeurbanne », *Bulletin des Bibliothèques de France*, n°5, 1996.

¹⁷ Cités dans Anne-Marie Bertrand, Anne Kupiec, *Ouvrages et volumes : architecture et bibliothèques*, Cercle de la Librairie, 1997 (Bibliothèques).

¹⁸ *La Bibliothèque dans la cité*, op. cit.

¹⁹ Guide du lecteur de la médiathèque de Poitiers, 1996.

Rassembler pour partager : c'est le rôle qu'on assigne à cet espace public qu'est la bibliothèque. Assignation forte dans une société peu sûre de son avenir et dont l'unité s'effiloche, de cités en bandes, de communautés en tribus et de minorités en différences. Rassembler est ainsi une ambition politique au sens fort du terme. Elle appelle d'autant plus l'attention de l'architecte qu'elle devient l'image de la ville : non contente de renforcer la notoriété de la ville, l'architecture de la bibliothèque devient une ville en réduction - ou en abyme.

L'insertion de formes urbaines dans la bibliothèque est multiple. Le hall comme place publique - où on vient « comme au marché » et qu'on appelle aujourd'hui souvent « forum ». Le passage public, extérieur à la bibliothèque, comme à Nantes, ou qui la traverse, comme à Nîmes, des arènes aux jardins, à La Rochelle, de l'université au port, ou à Paris VIII, du métro à l'université. Les espaces de circulation, comme des rues, et des carrefours... L'architecte de la médiathèque d'Issy-les-Moulineaux, Bernard Dupré, revendique le canevas urbain : « La médiathèque se propose à la déambulation du visiteur comme une petite ville dans la grande Ville. L'organisation interne se définit tel un micro-urbanisme alternant des zones plus denses de rayonnages avec des espaces conviviaux, ouverts sur des vues en façades ».

Le cas le plus abouti de cette isomorphie (entre la bibliothèque et la ville) est, sans doute, le Centre Pompidou, qu'on a qualifié de monument urbain, et que Michel de Certeau décrivait comme doté des attributs de la ville, « des bureaux, des places, des rues, des monuments ». « Ce ventre pantagruélique est une ville »²⁰. Ventre, ville au sein desquels figure la bibliothèque : elle-même ville dans la ville (Beaubourg) dans la ville (Paris), avec ses circulations, ses rues, ses traboules, ses perspectives cavalières, son éclairage, ses citoyens..., avec les bruits de la ville, avec la chaleur de la ville, avec l'anonymat de la ville, avec les déviances de la ville, voire avec les violences de la ville, mais aussi avec l'urbanité, la civilité et les questions du vivre ensemble que partagent les bibliothèques et les villes.

Soulignons une autre parenté entre la bibliothèque et la ville : l'une comme l'autre se construisent lentement, au fil du temps, comme un organisme vivant qui se développe dans la durée. C'est ainsi qu'on retrouve presque la même image sous la plume de Norbert Engel à propos de la ville et celle de Michel Melot à propos de la bibliothèque. « Les villes sont belles en ce qu'elles se sont faites lentement », dit Norbert Engel, qui ajoute : « Une vraie ville est toujours et avant tout un tissu. Elle est organique et non pas mécanique »²¹. Et Michel Melot : « Vues de haut, comme les vagues de la mer, les bibliothèques semblent immobiles. Elles bougent pourtant, se réunissent et se séparent, se déplacent et grandissent, une histoire agitée, à la mesure des siècles. Comme dans un organisme vivant, même si ses collections se modifient, l'ensemble n'en est pas troublé, mais continue de croître et de se perpétuer. »²²

La mesure des siècles peut sembler une aune un peu désuète à l'heure d'Internet. Mais je pense que c'est aussi ce rapport au temps qui fait de la bibliothèque un lieu important dans la

²⁰ « Le Sabbat encyclopédique du voir », *Esprit*, février 1987.

²¹ Intervention à l'IEP de Paris, 25-05-94.

²² Introduction à *Les Nouvelles Alexandries : les grands chantiers de bibliothèque dans le monde*, Electre-Cercle de la Librairie, 1996 .

ville. Cette idée de durée, voire de permanence, cette rupture avec le temps de l'éphémère, cette négociation constante entre le fonds et les nouveautés, entre l'actualité et la mémoire (« toute la mémoire du monde »), entre le patrimoine et la modernité. La bibliothèque est à la fois inscrite dans le temps et un lieu hors-du-temps, comme le disait Michel Foucault, qui juge précisément moderne, c'est-à-dire appartenant à notre modernité, « l'idée de constituer un lieu de tous les temps qui soit lui-même hors du temps, et inaccessible à sa morsure, le projet d'organiser ainsi une sorte d'accumulation perpétuelle et indéfinie du temps dans un lieu qui ne bougerait pas »²³, visant ainsi dans une même approche, néo-borgésienne, le musée et la bibliothèque.

La bibliothèque, la ville et le temps. Rassembler pour partager. Ces deux profils ne sont pas inconciliables mais, au contraire, étroitement liés en ce qu'ils explicitent la fonction symbolique de la bibliothèque. Car on ne partage que ce qui est à la fois commun et déjà là. On partage un lieu (ou on essaye de le partager), on partage un patrimoine (ou on essaye), on partage du savoir (ou on essaye). Le lieu bibliothèque aurait ainsi pour fonction de marier la sociabilité (être ensemble) et la transmission (pour partager). Hériter ensemble : à la bibliothèque, nous serions tous des héritiers - et on aura compris qu'il appartient au travail commun des élus, des bibliothécaires et des architectes de réussir à inscrire dans la pierre cette fonction symbolique.

La bibliothèque, pour poursuivre l'analyse, est le lieu où s'articuleraient deux logiques : celle d'Hestia, déesse du foyer, et celle d'Hermès, dieu de l'échange. Hestia, dit Sylviane Agacinski (après Jean-Pierre Vernant), incarnerait la fixité, la permanence du foyer, du dedans. Hermès se définirait symétriquement par « le dehors, l'ouverture, la mobilité, le contact avec l'autre, la communication ». C'est le dieu « des voyageurs et des messagers, des bergers et des voleurs, de tous les *passseurs* »²⁴, et donc le dieu des bibliothécaires.

L'architecture de la bibliothèque est, on le sait depuis longtemps, le lieu d'une tension entre la permanence des collections et le passage de la consultation - et aussi, pourrait-on ajouter en s'inspirant du modèle grec, le lieu de la tension entre le centre fixe (le trésor) et la circulation, entre le grenier et le chemin, entre l'intérieur et l'extérieur. La bibliothèque serait ainsi un espace de transaction, de transition et de tension, un parcours fait de beaucoup de sas et de seuils - parcours dans le savoir au milieu des autres. Je ne m'éloigne pas de la ville qui est aussi faite de seuils et de parcours, d'intériorités et d'extériorités.

On pourrait encore citer bien d'autres points communs (entre la bibliothèque et l'architecture), comme ces proximités de vocabulaire, ces ouvrages et ces volumes, ces frontispices et ces sédiments, ces trésors, ces monuments et ces tombeaux, que la ville comme la bibliothèque abritent - poétiquement. Ou cet exercice d'admiration que constituent nécessairement la construction d'une collection de bibliothèque et la conception d'un projet architectural.

Mais je conclurai sur une dernière parenté : le goût du secret et du caché. Non, contrairement à une conception fonctionnaliste, la bibliothèque n'est pas le lieu d'une mise en ordre hygiénique : elle est certes le lieu de la mise en espace et de l'ordonnement du paysage

²³ « Des Espaces autres », *Dits et écrits*, T.IV : 1980-1988, Gallimard, 1994.

²⁴ *Volume : philosophies et politiques de l'architecture*, Galilée, 1992.

intellectuel, du « jardin du savoir » et elle organise la confrontation des idées. Mais elle est aussi le lieu des rencontres, des découvertes, des possibles, de l'imprévu, de l'inconnu, de la « perdition » disait un jeune lecteur, de la dissimulation disait une autre ²⁵. Elle est le lieu du caché et du secret et elle demande à être arpentée avec curiosité, avec liberté, le nez en l'air et l'œil ouvert. Témoin la vision du couturier Christian Lacroix : « Ouvrir un nouveau livre, c'est comme mettre un habit neuf, ouvrir le couvercle d'une boîte à mystères initiatique, pousser une porte sur l'inconnu. Une bibliothèque est plus vivante qu'un musée, plus intelligente qu'un ordinateur. Ce sont des villes, ni antiques, ni futuristes mais de toujours, dont il faut arpenter les recoins, déchiffrer les frontispices, escalader les gradins »²⁶.

Arpenter la ville pour y trouver du sens. Ou construire la ville pour lui donner du sens. C'est ce que dit Pierre Riboulet et c'est ainsi à un architecte que je laisserai le dernier mot : « La question de l'urbanité aujourd'hui, c'est beaucoup plus celle du sens qu'aucune autre. Est-ce qu'on peut donner du sens au lieu dans lequel on vit ? Voilà la grande question posée aux architectes et aux urbanistes. Bâtir quantitativement, ce n'est pas très compliqué : si l'on ne fait qu'aligner du vide, on ne trouvera pas de remède au malaise actuel. Les bibliothèques, elles, sont de vraies objets de sens »²⁷.

²⁵ On se souvient de ce lapsus d'une lectrice de la BPI, rapporté par Jean-François Barbier-Bouvet : « Les livres sont dissimulés dans la bibliothèque » (pour « disséminés »), dans *Publics à l'œuvre*, BPI, 1986.

²⁶ Dans *Histoires de lecture*, Centre national du livre, 1999.

²⁷ « Le caractère du bâtiment », *Bulletin des Bibliothèques de France*, n°5, 1996.